32e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

BORDEAUX DU 5 AU 30 AVRIL 2023

DOSSIER DE PRESSE

WWW.ITIPHOTO.COM

32e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

BORDEAUX
DU 5 AU 30 AVRIL 2023

ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS **32e ÉDITION**

Du 5 au 30 avril 2023, à Bordeaux, le festival *Itinéraires des photographes voyageurs* invite le public dans les principaux lieux culturels publics et privés de la métropole aquitaine, autour des expositions présentant le travail de 17 photographes, à la découverte de regards contemporains sur notre planète.

Le festival a accompagné l'évolution de la photographie au rythme des révolutions techniques et stylistiques, en veillant à présenter les formes de photographies d'auteurs les plus diverses.

9 lieux accueillent cette 32e édition et proposent aux visiteurs d'effectuer leur propre itinéraire au fil des expositions, et de découvrir ainsi le travail de photographes auteurs professionnels confirmés ou issus de la nouvelle génération.

À partir du 5 avril, l'intégralité des expositions présentées lors du festival, sont consultables sur le portail de la manifestation www.itiphoto.com.

LE PRIX MENTOR POUR LA DEUXIÈME FOIS À BORDEAUX !

L'association FREELENS organisera dans le cadre du week-end d'inauguration le vendredi 7 avril en matinée une session de sélection du Prix MENTOR devant le public et un jury professionnel. Retrouvez tous les détails www.freelens.fr

FOTOHAUS PARIS BERLIN 2023

FOTOHAUS PARIS-BERLIN propose un parcours d'expositions et de temps forts tout le mois d'avril.
Retrouvez tous les détails de la programmation www.fotoparisberlin.com

WEEK-END DE RENCONTRES **7 ET 8 AVRIL 2023**

Comme chaque année, nous invitons le public à suivre librement le parcours du festival en compagnie des photographes invités le temps d'un week-end de rencontres et d'échanges autour du travail de chaque auteur.

VENDREDI 7 AVRIL

10H00 13H00	PRIX MENTOR / ESPACE SAINT RÉMI
15H00	BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK
16H15	BIBLIOTHÈQUE PIERRE VEILLETET, CAUDÉRAN
17H30	ROCHER DE PALMER, CENON
19H00	ESPACE SAINT RÉMI (VERNISSAGE OFFICIEL DU FESTIVAL)

SAMEDI 8 AVRIL

10H30	MAISON BOURBON / C DANS LA BOITE
11H30	ARRÊT SUR L'IMAGE GALERIE
15H30	GRILLES DU JARDIN PUBLIC
16H00	INSTITUT CERVANTES
17H00	SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY
18H00	TUNNEL RUE DU CHÂTEAU D'EAU *FOTOHAUS*
18H30	HOTEL RAGUENEAU / *FOTOHAUS*

AVEC LE FIDÈLE SOUTIEN DE

Mairie de Bordeaux, Hôtel Mercure Bordeaux Chartrons, la SAIF, Blaye Côtes de Bordeaux, l'Insitut Cervantes, la Fédération Wallonie Bruxelles, Bœsner, Arrêt sur l'Image Galerie, Le Rocher de Palmer à Cenon, C dans la Boite, Contretype, Wallonie-Bruxelles International, Fotohaus, FREELENS PRIX MENTOR, JunkPage, ARTLABS, SAFRAN Immobilier, LEBOLABO.

**Programme provisoire.*

CONTACT PRESSE

Vincent Bengold
06 62 85 38 41
contact@itiphoto.com

DOSSIER DE PRESSE
www.itiphoto.com/ipv2023.pdf

PRESSE

CATALOGUE PHOTOS PRESSE
Faites nous votre demande par mail pour accéder aux images haute définition libres de droit dans le cadre exclusif de la promotion de la manifestation
contact@itiphoto.com

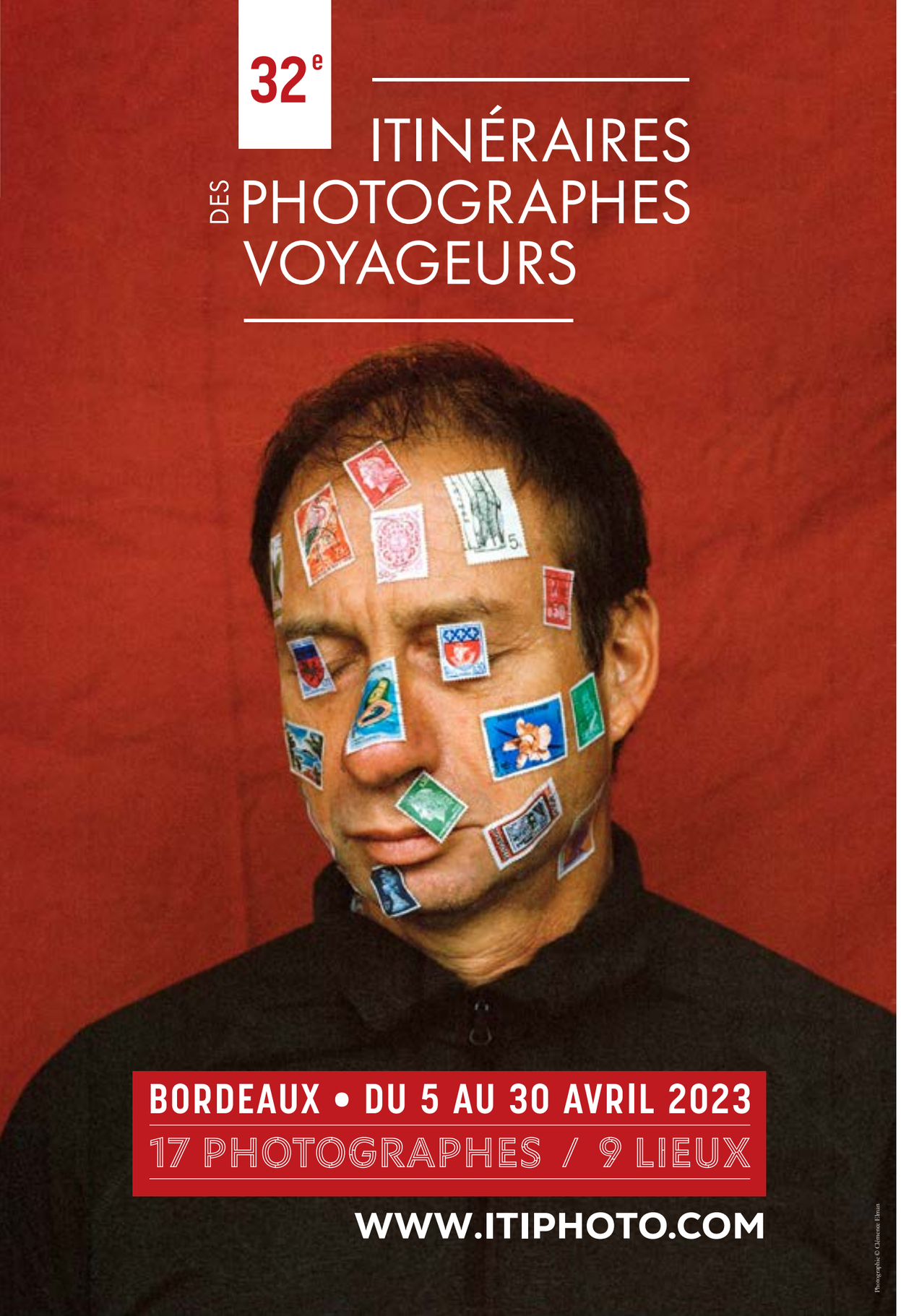
DIRECTION ARTISTIQUE

Nathalie Lamire-Fabre & Vincent Bengold
Itinéraires des Photographes Voyageurs
45 cours du Médoc, 33300 Bordeaux

SITE PUBLIC

WWW.ITIPHOTO.COM

32e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS



BORDEAUX • DU 5 AU 30 AVRIL 2023

17 PHOTOGRAPHES / 9 LIEUX

WWW.ITIPHOTO.COM

Photographie © Clémence Elman

PROGRAMME

JEAN-PIERRE ANGEÏ - 4 - 01 Ephéméride, Le souffle du temps

ELSA BEAUMONT - 6 - 02 Maison de Dieu

JULIE BOURGES - 8 - 03 Les Eaux Fortes

ALEXANDRE CHRISTIAENS - 10 - 04 Déserts de mers, montagnes d'eaux

MÉLISSA DECAIRE - 12 - 05 Consolation

PHILIPPE DOLLO - 14 - 06 No Pasa Nada

CLÉMENCE ELMAN - 16 - 07 La fin des voyages

VALÉRIE GONDRAN - 18 - 08 One lonely night

ANNE IMMELÉ - 20 - 09 Jardins du Riesthal

LOUISE NARBO - 22 - 10 Voyage vers une terre oubliée

MARION PARENT - 24 - 11 Les verts d'or

TIPHAINE POPULU DE LA FORGE - 26 - 12 Solastalgia

MAXIME RICHÉ - 28 - 13 Paradise

BENITO ROMÁN - 30 - 14 La décennie prodigieuse – la constitution vivante

NATALYA SAPRUNOVA - 32 - 15 Renaissance

DAVID SIODOS - 34 - 16 Sauvage

ALEX TROESCH - 36 - 17 Maringouin

JEAN-PIERRE ANGEÏ

Ephéméride,
Le souffle du temps

JEAN-PIERRE ANGEI œuvre depuis des années à mettre en valeur l'humain dans ce qu'il a de plus épuré, entre l'être et le paraître, il s'attache plus à l'être dans ses portraits. En écho il photographie des histoires de lieux et de paysages habités, façonnés par l'homme et comme lui, traversés par le temps. Il parle d'une terre du bout du monde. Ce n'est juste qu'un petit bout mais qui reflète assez bien à une échelle de temps différent, un cycle de vie.

La série qu'il présente est une trame topographique de visages ou d'une radiographie aérienne révélée par la neige sur les territoires de l'Oisans, la Savoie et haute Savoie

Les travaux de Jean-Pierre Angei ont été exposés en France et à l'étranger, notamment au festival européen de la photographie en Italie en 2019, à Milan à la villa Pomini en 2016 et à l'occasion des rencontres d'Arles en 2009.

WWW.JEANPIERRE-ANGEI.COM

Mes réflexions à travers mes photos ont toujours été emprunt à ce flux, ce va et vient entre le passé et le présent et vice versa. Mes recherches sont similaires à un autre domaine qui interroge la mémoire, celui de l'archéologie, avec un travail de collectage et d'accumulation des données, de bribes d'informations.

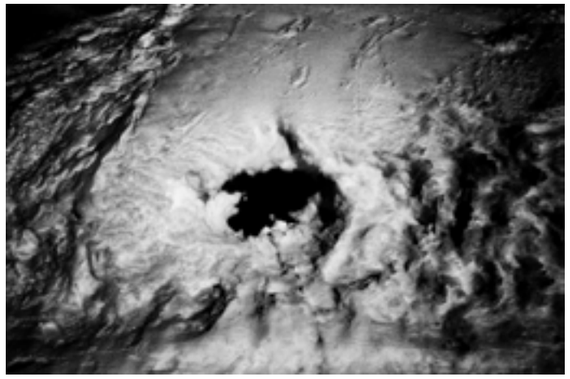
Ce qui me fascine dans la photographie de paysage, ce sont les traces, les signes matériels et tangibles d'une intersection entre passé et avenir, c'est l'effet du temps exprimé par la vie des êtres et des choses.

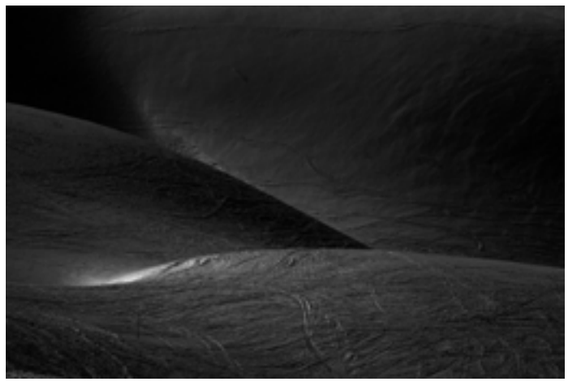
Sur ce projet photographique j'utilise la montagne en hiver comme un territoire de recherche. Les photographies sont prises depuis des télécabines, le seul moyen pour moi ne sachant pas skier de me déplacer, de survoler ces territoires. Ce point de vue m'apporte une distance qui se joue de l'échelle, sur les êtres et les infrastructures, révélant leur fragilité, et celle aussi du paysage traversé.

La photographie est le seul moyen de garder en mémoire ces empreintes laissées sur cette neige éphémère. La neige est ici la trame matérielle de notre propre présent.

Ces territoires qui semblent immuables, sont ici modulés par l'homme, et le temps, les processus de changement produisent des traces qui pour moi réinterrogent les formes de permanences du passé.

Le passé, tapi, immobile, dans les plis du présent que je retrouve sur une pente enneigée recouverte de lignes courbes et ces mêmes lignes qui seront effacées par une neige fraiche tel un palimpseste. Cette neige est comme une page blanche sur laquelle on écrit notre passage en ce monde. Comme un cycle de vie ou l'échelle du temps nous est propre. Comme des rides et cicatrices que ce même temps nous laisse.





02

ELSA BEAUMONT

Maison de Dieu

MAISON BOURBON

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H
CDANSLABOITE - PÔLE IMAGE
79 RUE BOURBON, 33000 BORDEAUX
Le vendredi 14 avril à 18h30 Rencontre et visite des expositions
en présence de Marion Parent et Elsa Beaumont
suivi d'un moment de convivialité 18h30

ELSA BEAUMONT, installée dans les Cévennes depuis une dizaine d'années, sa démarche photographique se construit sur ce territoire, via la réalisation de projets au long cours sur des lieux et des formes de vie possédant une identité singulière. Les séries autour du portrait, en couleur, cherchent à mettre en avant des personnes exclues ou marginalisées dans notre société, à décloisonner certaines représentations et dépasser des préjugés.

Diplômée de l'école nationale supérieure de la photographie d'Arles et de l'école des Beaux-Arts de Montpellier, elle a suivi en 2022 une formation de sept mois à l'Agence VU avec Denis Dailleux.

En 2022, la série «Maison de Dieu» a été finaliste du Prix Maison Blanche au festival Photo Marseille, finaliste du Prix QPN à Nantes, elle a aussi été sélectionnée et projetée aux Nuits Photographiques de Pierrevert et au festival 9PH à Lyon. Elle a également remporté le vote du jury à la Session #6 du prix Mentor à Toulouse.

WWW.ELSABEAUMONT.COM

Depuis trente-six ans, une grande bâtisse cévenole située dans le Gard appelée «Maison de Dieu», accueille des personnes sans domicile ou souhaitant vivre en communauté. Aujourd'hui, quatre-vingt résidents d'âges et origines différents y séjournent. Les fondateurs, d'anciens routards, ont créé ce lieu avec la volonté qu'il soit ouvert à tous. Pour y vivre, quatre règles sont à respecter ; le partage des ressources, la participation aux tâches collectives, la présence aux réunions quotidiennes et la pratique du non jugement.

Les personnes qui vivent ici sont animées d'une force de vie construite en marge de notre société et de ses tendances à exclure ou à mettre à l'écart. Ce lieu accueille une grande diversité de parcours de vie et de blessures portées, ce qui fait de cette maison un abri, un refuge, un espace de liberté où chacun peut prendre le temps de se rétablir, de faire une pause, d'aller à son rythme, et ainsi de s'accorder une forme de renouveau.

Ces photographies sont autant de preuves tangibles de l'existence, de la force et des ressources intrinsèques de chaque personne rencontrée. Elles cherchent à saisir des êtres en suspension, entiers, malgré les vicissitudes de la vie.

La présence de la nature environnante, débordante et indomptable dialogue avec les corps, l'un nourrit l'autre. On est à la lisière, dans un espace entre deux, entre le clair et l'obscur, renforcé par la présence imposante et parfois obscure de la maison où entrent des rais de lumière, révélant certains détails, certaines zones, tels des éléments témoins d'une intimité retrouvée dans un espace de vie partagé.

Il est impossible de tout voir, comme il est impossible de tout révéler de ces personnes bien souvent réfractaires à la photographie. Je cherche ainsi les signes d'une ouverture, d'un accord tacite dans un environnement complexe et fragile. Les photographies ne font que suggérer laissant au spectateur sa part de liberté à imaginer et questionner son propre regard.

Emirates

JULIE BOURGES

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

Les eaux-fortes

JULIE BOURGES
Enfant, je passais de longues heures à lire et à imaginer d'autres mondes. Aujourd'hui, je photographie des parcelles de la réalité – là où je voudrais faire survenir la possibilité d'un nouveau territoire, tout à la fois mystérieux et libérateur.

Inspirée par les artistes qui floutent les limites entre le réel et le rêve - Fellini, Angelopoulos, Calvino - je cherche un niveau de perception plus subtil. Mes images sont des fragments – souvent minimalistes – des portes, en quelque sorte, qui ouvriraient sur le cheminement de l'esprit, vers une exploration intérieure ou extérieure.

Pendant une dizaine d'années j'ai composé des séries très introspectives qui sont comme des passages ou des traversées.
Umbra nous plonge dans la nuit parisienne.
Haïkus nous enveloppe dans le brouillard de la lagune de Venise à la recherche d'un horizon insaisissable.
Les corps absents sondent le mystère de la transmission et des liens familiaux et ancestraux.

Puis il y a quatre ans, tout bascule. Par une nuit profonde un pêcheur me tend un corail aux branches comme des doigts boursouflés de verrues qu'il vient de remonter dans ses filets. Il m'en souffle le nom : la main de la sorcière. Quelques heures plus tard, je rencontre Cécile, une jeune charpentière de marine qui retape des barques catalanes et qui peine à s'affirmer dans un monde qui semble ne pas vouloir d'elle.

Était-ce le destin ou le hasard qui connectait ces deux rencontres ? Poussée par l'appel de la mer je tisse ma première légende : *La main de la sorcière*.

C'est la rencontre avec Camille, une des rares femmes marins-pêcheurs en France qui donnera naissance à un second chapitre : *Les eaux-fortes*. Comme sortie d'une peinture flamande, Camille affronte les éléments et s'inscrit dans la lignée de ces femmes libres qui conjurent à chaque marée la malédiction de celles qui montent à bord.

À travers ces femmes que je rencontre, c'est la mer que je cherche. Cet élément qui concentre les émotions et les fantasmes et nous confronte à l'ailleurs, à l'aventure, au voyage. À la fois fascinante et effrayante. Je souhaite explorer la profondeur et l'imaginaire de cet espace à la fois physique, mythologique, antique et littéraire. Mon champ n'est pas seulement géographique, il est aussi intérieur.

Mon prochain opus sera consacré à des navigatrices. Je vais continuer à raconter les odyssées intimes de ces femmes longtemps cantonnées à des figures de protection à la proue des bateaux et qui en prenant la mer s'affranchissent des croyances ancestrales à la force de leur corps.

WWW.JULIEBOURGES.COM

Il est 3h dans le petit port de Ploubazlanec.
L'obscurité dessine à peine les silhouettes des bateaux.
Une barque plate fend les eaux noires de la mer encore calme.
À son bord, Camille rejoint le VAFIAN, amarré un peu plus loin.
Le bateau sur lequel elle pêche depuis quatre ans.

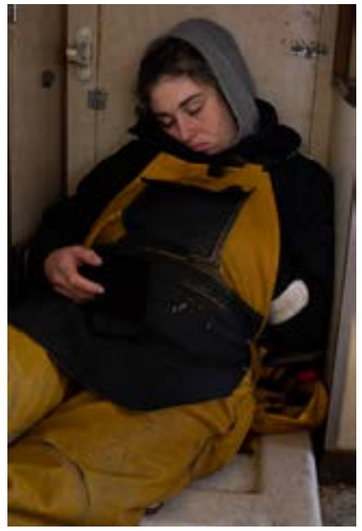
Camille creuse ainsi le sillon de ces femmes fortes et déterminées qui conjurent chaque jour la malédiction de celles qui montent à bord.

Convoqué à travers les figures de proues censées protéger l'équipage du mauvais augure et symbolisant par là même l'âme du navire, le genre féminin était pourtant interdit d'embarquer.
Les femmes ont longtemps eu la réputation de porter malheur sur les bateaux et on leur attribuait la responsabilité de tous leurs maux.

« Si traitresse que soit la mer, les femmes le sont plus encore »
« La mer est aussi imprévisible que la femme »,
« Femmes à bord, diable au lest »
« Deux maux sans remèdes, le vent et les femmes ».

Aujourd'hui encore, même si les mœurs et les croyances ont évolué, rares sont celles qui embarquent pour une saison de pêche…

Camille n'avait pas le pied marin mais elle s'est accrochée.
L'appel de l'océan a vaincu le mal de mer.
Aujourd'hui elle n'imagine pas faire autre chose et elle affronte à chaque marée les vents contraires.



ALEXANDRE CHRISTIAENS

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
3 RUE MABLY, 33000 BORDEAUX

Déserts de mers, montagnes d'eaux

ALEXANDRE CHRISTIAENS
est né à Bruxelles en 1962.
Sur terre comme sur mer, Alexandre Christiaens a mené, et mène toujours, de nombreux voyages photographiques. Ses images ne prétendent toutefois pas reproduire un « ailleurs » hypothétique. Ces errances sont davantage le socle sur lequel il bâtit son propre langage visuel, qui rend compte des multiples liens unissant le vivant au monde qui l'a vu naître. Êtres humains, animaux, plantes et minéraux, pris dans un vaste réseau que révèle avec poésie et humilité l'objectif de l'appareil. Les vagues qu'il saisit depuis le rivage ou le pont d'un bateau apparaissent dès lors comme une métaphore de cet univers, entités qui représentent toutes les vies et connexions sans cesse à reconsidérer.

Il vit et travaille à Dave, près de Namur. En Belgique et à l'étranger, il a dirigé de multiples ateliers photographiques et participé à des expositions individuelles et collectives. Depuis 1999, ses photographies sont reprises dans plusieurs collections publiques et privées comme le Service général du patrimoine culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le Centre régional de la photographie, Nord Pas-de-Calais, le Musée de la Photographie à Charleroi, la Bibliothèque Nationale Richelieu de Paris, le Centre Culturel de Hasselt, la Space Collection, In Cité Mondi à Liège…

WWW.ALEXANDRECHRISTIAENS.COM

Alexandre Christiaens a mis à profit ses récents voyages au Chili, dans le cadre d'une résidence d'artiste à l'occasion du Festival de la Photographie de Valparaiso (FIFV), pour développer une nouvelle vision photographique qui fait se rencontrer la terre et la mer, les éléments géologiques et la vie aquatique, l'immobile et le mouvant.

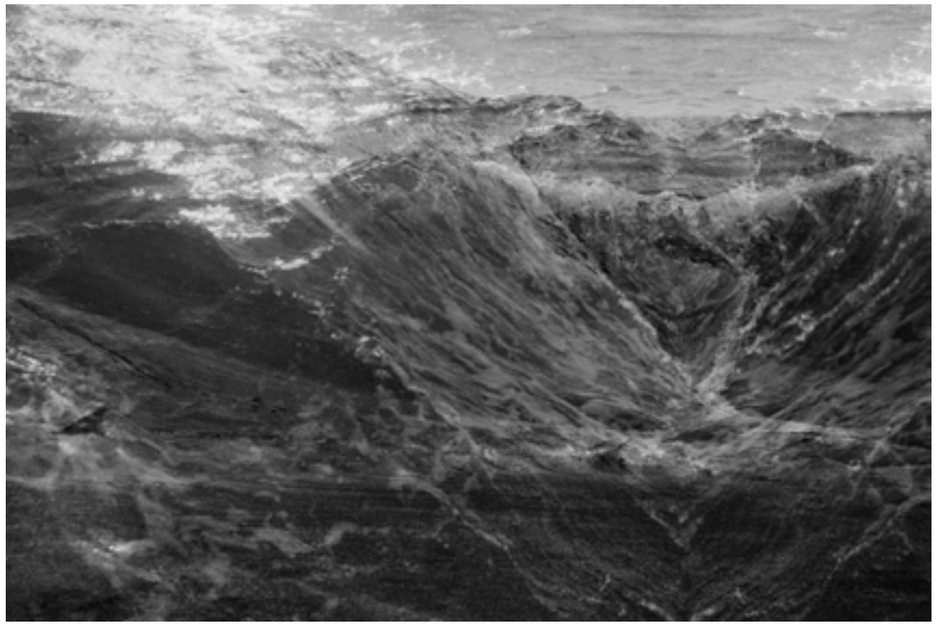
Infatigable arpenteur du monde, il parvient aujourd'hui à concilier sa passion pour les périples tant terrestres que marins. Ses images produites à l'occasion du FIFV rendent hommage à la géographie et à l'histoire d'un pays dont les sommets de plus de 6 000 mètres ne sont séparés du niveau de la mer que par une bande de terre large en moyenne de 200 kilomètres. Montagne et océan se toisent, le passage d'un monde à l'autre ne se faisant qu'au prix de dénivelés spectaculaires. Alexandre Christiaens les fait se rencontrer en travaillant selon un principe de superposition qui brouille la perception du spectateur, une vue de mer pouvant contenir celle d'un désert d'altitude, et réciproquement. Pour autant, il ne s'agit pas d'un système, mais de l'aboutissement logique d'une démarche esthétique entamée il y a de longues années déjà, qui a souvent vu les contraires se côtoyer. Ainsi pour la série des *Caves* a-t-il traqué la moindre trace de lumière au plus profond des grottes, tandis que la nuit surgit de la mer pour les tirages de *Noir océan*.

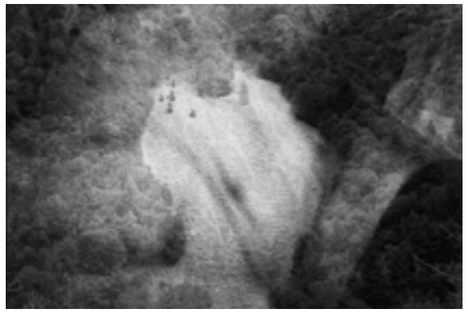
Ses nouvelles images démontrent que le but poursuivi par Alexandre Christiaens n'est pas tant de capturer des paysages que d'en révéler leur quintessence : au-delà d'un télescopage entre terre et mer, l'enjeu se situe davantage au niveau de la rencontre entre deux éléments, minéral d'une part, aquatique de l'autre. Les superpositions sont subtiles et parfois l'oeil hésite : ces vagues sont-elles de sable ou d'eau ?

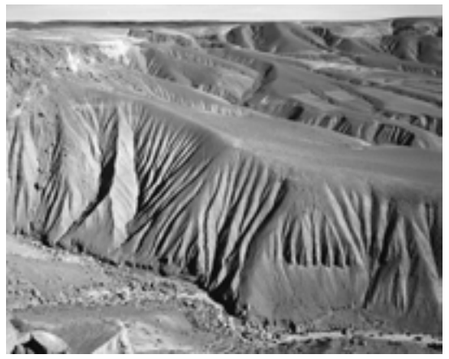
Il inclut des images non modifiées, qui permettent de comprendre comment Alexandre Christiaens perçoit la similarité des mouvements à la surface d'un désert ou sur celle du Pacifique. La proximité géographique des sujets n'est d'ailleurs pas un critère, une vue de la houle Atlantique saisie depuis un voilier pouvant constituer un parfait contrepoint à un volcan chilien. Mais au final, l'un ne l'emporte jamais sur l'autre, le travail reposant avant tout sur une recherche d'équilibre : Valparaiso ne semble pas submergée par les vagues, mais plutôt intégrée à celles-ci, comme la métaphore visuelle du lien indéfectible qui unit la ville à l'océan.

Horizontales, carrées ou verticales, les images varient en taille et en format, adoptant parfois des dimensions monumentales : par la biennale d'art contemporain SACO, Alexandre Christiaens a réalisé de très grands tirages pour des panneaux publicitaires désaffectés à l'entrée d'Antofagasta dans le nord du pays, des interventions visuelles mêlant vue de mer et du volcan Juriques, qui viennent rappeler que la ville est à la fois un port et un accès au désert d'Atacama. Autre nouveauté dans sa production, le recours à la vidéo lui permet d'étendre son champ d'expérimentation : de courtes séquences contemplatives dans lesquelles le mouvement de l'eau occupe souvent une place centrale, le tout porté par de forts contrastes entre noirs profonds et blancs scintillants. L'installation du projet « Déserts de mers, montagnes d'eaux » permet de découvrir les multiples facettes d'une démarche artistique riche et singulière, fondée sur une pratique intensive de la photographie argentique et une connaissance approfondie de ses possibilités techniques, mais toujours ouverte à de nouveaux horizons – qu'ils soient marins ou terrestres.

P.-Y. D.
(Pierre-Yves Desaive)







MÉLISSA DECAIRE

Consolation

MELISSA DECAIRE
est née en 1977 à Varennes au Québec.
Lorsqu'elle était enfant, bien souvent sa grand-mère la réveillait en s'exclamant ;
« On part en Nowhere ! » Nul part, ça pouvait être partout, en tous cas c'était ailleurs.
Voyageant à bord d'une Camaro noire aux ailes dorées, Dieu lui-même ne s'avait où elles allaient atterrir…

Auteure, réalisatrice et photographe, exilée dans le Grand-Est de la France depuis 2005, son travail se distingue par l'attention constante qu'elle porte à la question du paysage, du patrimoine et aux bondieuseries en tant que valeurs humaines. Elle les transforme en objets de récits documentaires, autobiographiques et fictionnels.

Pour le développement de la série *Consolation*, Melissa Decaire a été pensionnaire à plusieurs reprises de la résidence artistique du Pays des collines en Belgique, soutenue par le Ministère de la culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles. En 2019, elle a bénéficié d'une FotoMasterclass ; huit mois d'accompagnement et de suivi de projet avec FLORE, Adrian Claret et Sylvie Hugues. En 2021, elle poursuit son apprentissage avec la FotobookMasterclass animée par Marie Sepchat (M) Editions et Eric Cez (Editions Loco);
Deux formations dispensées par l'association l'Oeil de l'Esprit à Paris.

Cinq extraits de ce travail ont fait partie d'expositions itinérantes en France, en Allemagne et en Belgique dans le cadre des concours internationaux *Zoom sur votre Patrimoine 2018*, *ArchiFoto / Transitions 2019*. Elle participe à la publication *10 ans de photographie* de *La Chambre* en 2021. Depuis, elle développe son *Consolation Book* et autres projets de longues haleine : La série *Faith* et *Entre deux-Rives*…

WWW.MELISSADECAIRE.COM

Consolation part d'un souvenir retrouvé : l'évocation d'une chapelle Québécoise qui a joué un rôle essentiel dans ma vie d'enfant, apparue comme un lot de consolation à un moment où j'en avais besoin.

Pendant cinq ans, j'ai donc sondé le pouvoir évocateur de cette architecture vernaculaire qui foisonne depuis des siècles au cœur des paysages ruraux et urbains situés le long de l'Escaut ; ce fleuve sacré qui scelle les destins religieux, politiques et économiques entre les communautés de cinq régions de France, de Belgique et des Pays-Bas, bassin de peuplement de 11 millions d'habitants.

Sur des milliers de kilomètres, j'ai tissé des liens entre ces petits monuments, la grande histoire qui me permet d'appréhender les évolutions du monde, les faits d'actualité qui me bouleversent et quelques faits marquants de ma petite existence. Cette quête fût tout un art et force a été d'admettre que tout me ramenait en sa direction : cette éducation chrétienne, ces petites voix, cette drôle de foi.

Cette route m'a aussi fait découvrir ce que les croyances populaires peuvent nous apporter au quotidien, me donnant bien envie d'y croire, car pendant la réalisation de ce corpus, notre planète n'a pas cessé de mal tourner ! De chapelles en chapelles, comme si je suivais l'étoile des bergers, l'étoile de Jacques Brel, celle des premiers chrétiens, des pèlerins guerriers ou vagabonds, j'ai marché sur la voie du salut, en dehors des sentiers battus, j'ai exploré des mystères et le chemin du pardon.

En associant la photographie à l'écriture (lettres, chroniques, poésie), j'ai compris que c'est la fragilité du patrimoine, la résilience d'un monde, autant que la mienne que j'ai tenté de révéler à travers ce travail, car au bout du chemin, lorsque j'observe mes compositions conçues comme des constellations, je réalise que rien ne fût plus enrichissant et salvateur que mon exil où, en terres étrangères, j'ai trouvé des repères, mon esprit et peut-être même une place au paradis !

PHILIPPE DOLLO

No Pasa Nada
El Silencio, un labyrinthe espagnol

PHILIPPE DOLLO Né à Suresnes en 1965, Philippe Dollo travaille comme photographe free-lance depuis 1990.
En 1997 il s'installe à New York comme correspondant pour Opale, l'agence photo spécialisée en portraits d'écrivains. Il poursuit ses voyages photographiques en Europe, Amérique, Inde et Afrique. Ses travaux principaux comprennent *Les Dollo de Dini*, étude d'un village Dogon au Mali, et aux États- Unis *New York The Fragile City* et *Le Mariage Américain*. Son travail, régulièrement exposé et publié, fait partie des collections permanentes de la Brooklyn Public Library, des Musées de la Photographie de Rochester, New York et de Charleroi en Belgique, du Museum of Fine Art de Houston, Texas et de la Fondation Luma à Arles. Son premier livre, *L'Ile Dollo* est publié aux Éditions Leo Scheer en mars 2005.
En 2009 il rentre en Europe et enseigne la photographie à l'Institut Français de Prague. Il réalise *Aître Sudète* un livre objet sur les Sudetenland qui paraitra aux Editions Sometimes en 2021. Après un séjour de deux ans à Londres, il vit depuis juillet 2015 à Madrid avec sa famille. Le projet *No Pasa Nada* sera publié aux Editions de Juillet en 2023.

WWW.PHILIPPEDOLLO.COM

Dans ce portrait d'une Espagne contemporaine à travers le schème du «silencio», *No Pasa Nada* cherche à mettre en image une particularité profonde et unique affectant l'ensemble de la société espagnole depuis presque un demi-siècle.

Ce «silence» n'existe pas officiellement et pourtant sa simple évocation trouvera systématiquement dans tout le pays, une résonance propre dans le passé intime de chaque famille.

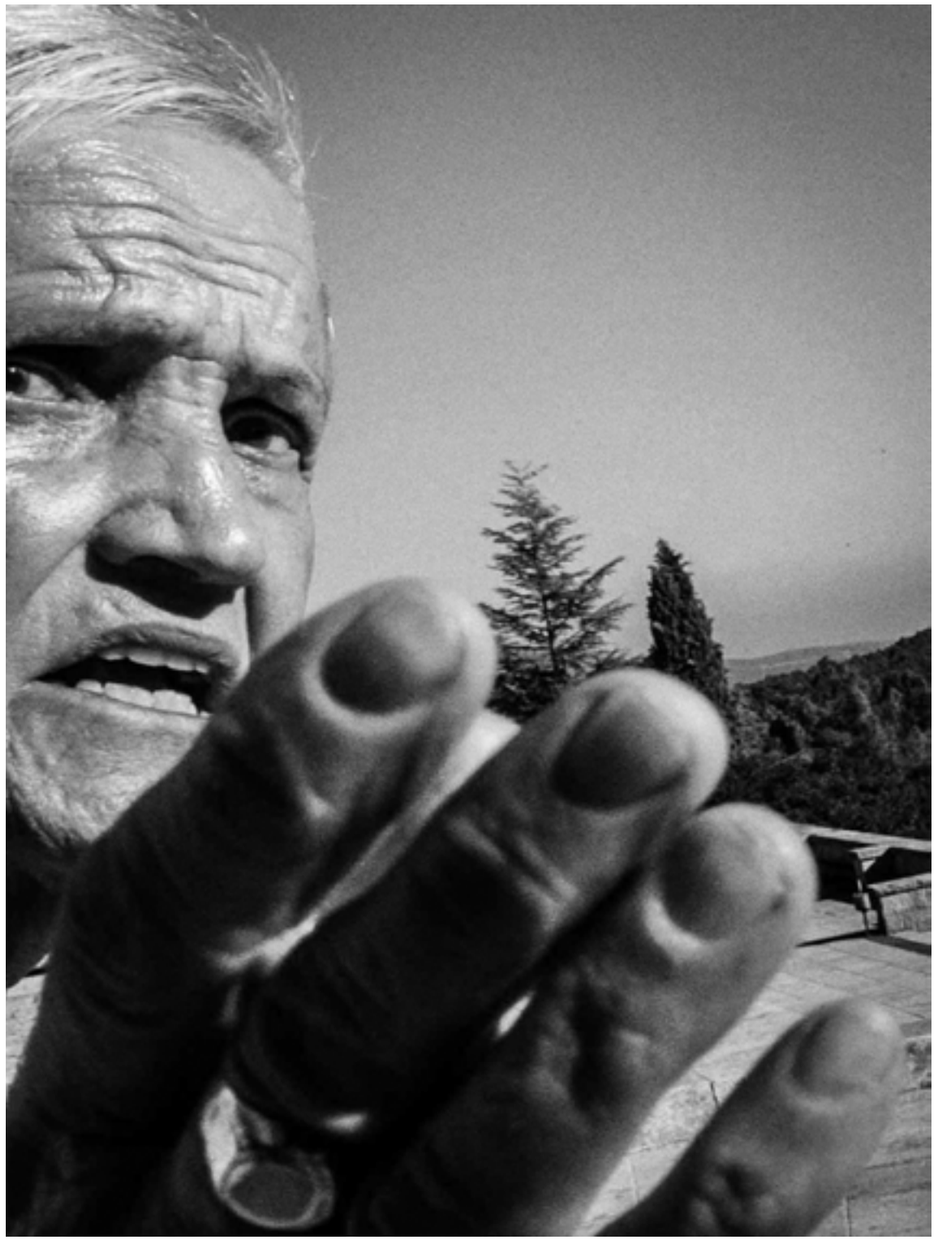
À la mort de Franco en 1975, le roi Juan Carlos engage le pays dans une transition démocratique pacifique qui sera saluée dans le monde entier. Ce succès aura un prix : «el pacto del olvido», le pacte de l'oubli.
Violences, exactions, répressions, crimes et massacres datant de la guerre civile et de la période dictatoriale sont amnistiés.

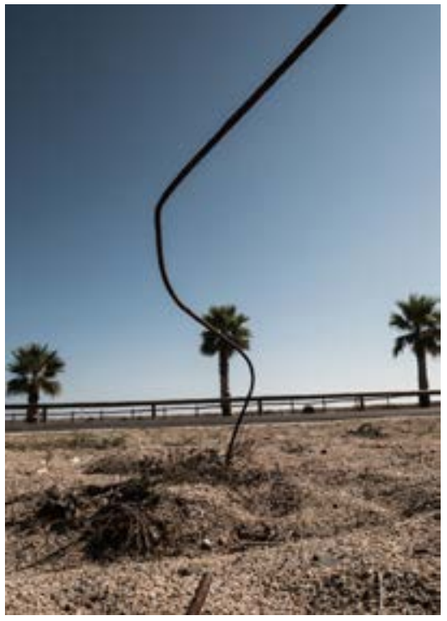
Un voile fragile mais constant va recouvrir les horreurs commises. Alors que le pays se libère dans les excès de « la movida », le « silencio » va étouffer toute possibilité de résorption des épreuves subies. Le passé est le passé, il faut juste se concentrer sur le présent, se tourner vers l'avenir.

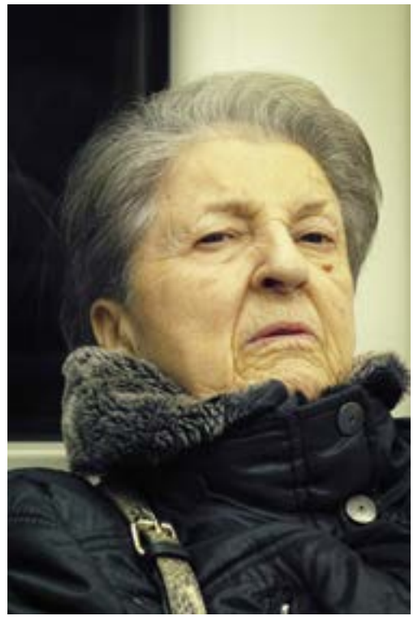
En 2002, la chape du silence se craquèle lors des premières ouvertures des fosses communes, puis avec la promulgation de la loi sur la mémoire historique en 2007.

Mais malgré de réguliers événements à la portée hautement symbolique tel le transfert de la dépouille du dictateur hors de la vallée de Los Caïdos, l'Espagne reste la prisonnière du labyrinthe schizophrénique du « silencio ».

Depuis 2016, Philippe Dollo arpente ce pays où il vit et, au hasard de ses rencontres, brosse petit à petit un tableau moderne d'une Espagne secrète, emmurée dans le tabou du silence.







07

CLÉMENCE ELMAN

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

La fin des voyages

CLÉMENCE ELMAN

Née en 1992, Clémence a passé son enfance à Pau. En 2015, elle sort diplômée en sciences politiques de l'IEP de Toulouse. À la suite de cela, elle intègre l'École nationale supérieure de la photographie (ENSP), à Arles, dont elle est diplômée en 2020.
Elle s'intéresse à la construction de l'identité, notre rapport à l'« Autre » et à notre environnement – notamment à travers la question de l'exotisme – et de la représentation de ces thématiques en photographie. Sous la forme du documentaire-fiction photographique, elle construit des narrations dans lesquelles elle brouille les frontières entre réel et imaginaire et questionne les facultés documentaires de la fiction – et inversement –, et l'importance de reconsidérer aujourd'hui le réel et l'utilisation de cette notion en photographie.
Elle fait partie en 2020 des photographes sélectionnés dans le cadre de la 35e édition du Festival de mode, photographie et accessoires de mode de Hyères à la Villa Noailles, pour le prix Photo Marseille, ainsi que pour le Athens Photo Festival. En 2021, elle est exposée dans le cadre du Prix Dior de la photographie et des Arts Visuels pour Jeunes Talents 2021 à LUMA Arles ainsi que pour le festival Manifesto, à Toulouse. Cette année, elle fait partie des artistes résidents à la Villa Pérochon lors des Rencontres de la jeune photographie internationale, à Niort, elle est exposée au festival OVNI à Nice et reçoit la Bourse Eurazeo 2022.

WWW.INSTAGRAM.COM/CLEMENCEELMAN

La Fin des Voyages est une série qui interroge les notions d'exotisme et de voyage, ainsi que leurs représentations en photographie.

Je reviens dans le jardin familial et l'environnement bourgeois dans lequel j'ai grandi, dans le Sud-ouest de la France. Je prends, comme point de départ, le rapport entretenu par les membres de ma famille avec l'Ailleurs, des références de l'histoire de l'art occidental et des souvenirs d'enfance immortalisés par les archives photographiques familiales.

Sous la forme d'un docu-fiction, les photos questionnent, de manière plus large, les représentations complexes de cet Ailleurs exotisé et érotisé, dans lequel les problématiques de réappropriation culturelle et de domination sont sous-jacentes, à travers notamment les accessoires, les motifs, les couleurs et les poses utilisés. Les mises en scène que j'élabore soulèvent, par extension d'autres sujets telle que la modernité, la société de consommation, l'inspiration des motifs empruntés à la nature par l'industrie, le kitsch, le débat inépuisable de l'opposition entre culture et nature. Par ailleurs, mon procédé photographique m'amène également à penser l'acte photographique lui-même, en utilisant la mise en abîme le détournement d'objets du quotidien et la végétation périssable.

Cette série est concomitante avec mon mémoire de fin d'étude portant sur La Jungle. Construction, représentation et existence d'un territoire de dominations, une recherche théorique et visuelle sur la problématique de l'exotisme.

C'est avec une certaine bienveillance et un certain humour que je choisis de mettre en scène mes proches dans ce travail photographique qui traite également de la famille et des relations que j'entretiens avec cette dernière.

08

VALÉRIE GONDRAN

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

One lonely night

VALÉRIE GONDRAN

Après un diplôme d'architecte, Valérie Gondran se forme à la photographie par le biais de workshops, avec notamment Arno Rafael Minkkinen, Bernard Plossu et Marie-Paule Nègre.

Elle est née en 1969 et vit à Grenoble.

Elle travaille sur le rapport que nous entretenons avec les objets, créés par l'homme, autant d'un point de vue intime que publique. Pourquoi les choisissons-nous, les posons-nous à un endroit bien précis, les conservons-nous.
Et comment ces mêmes objets, de par leurs placements, leurs positionnements et leurs usures, génèrent de la narration et racontent leurs propriétaires ou créateurs.
Bibelots, affiches, photographies, nourriture, vêtements, poupées ...
Son travail est aussi axé sur les animaux morts, lorsqu'ils sont ramenés à un état d'objet.

Ses photographies sont exposées régulièrement, dans des galeries et des institutions.
Elles sont aussi publiées, dans des monographies et des livres collectifs.

WWW.VALERIEGONDRAN.COM

L'Amérique des grandes et petites routes, des petites et très petites villes.
Des motels.
Des « Family restaurant ».
Des stations-services.
Des « Antiques » (magasins d'objets anciens) et des « Thrift shops » (magasins d'articles d'occasion au profit d'œuvres charitables).
L'Ouest et sa chaleur, qui confine à l'intérieur.

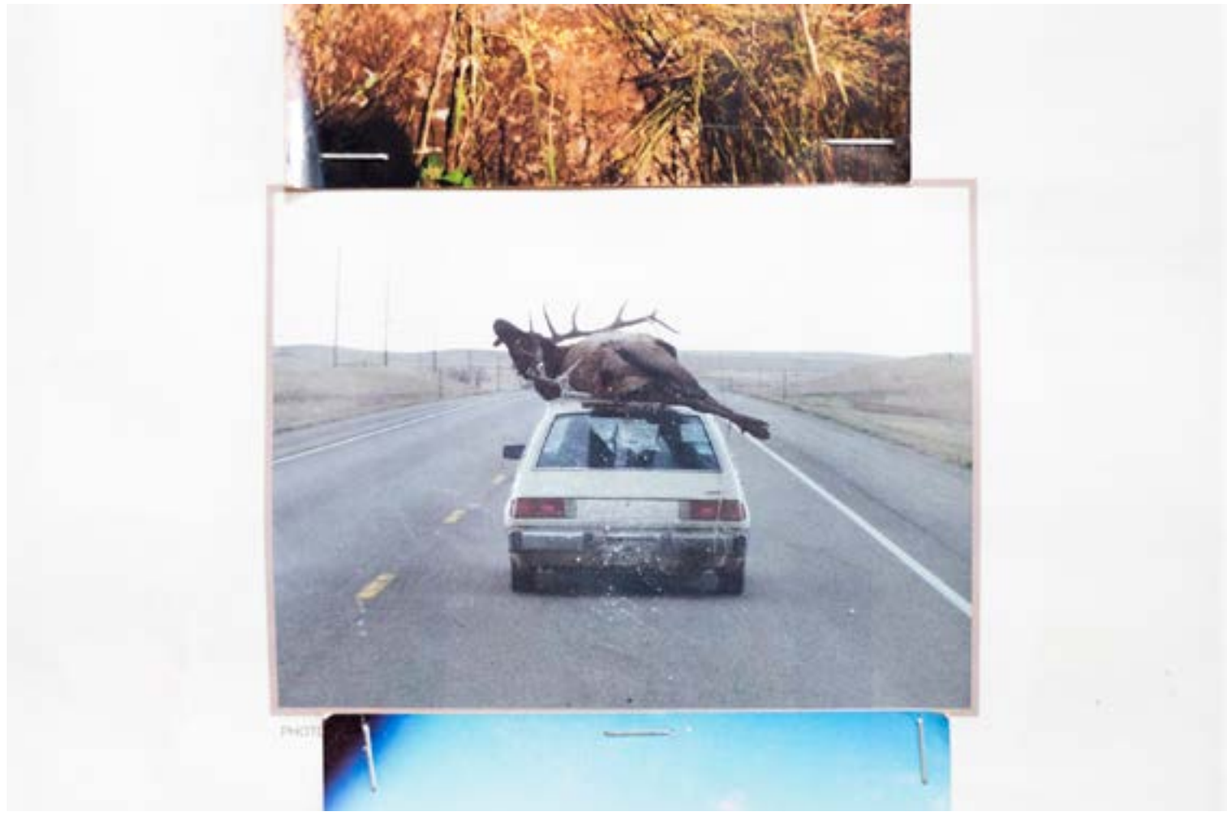
Je la parcours cette Amérique, inlassablement.

« You're not from here you ! » (Vous n'êtes pas d'ici vous !), la conversation s'engage facilement, se poursuit avec un : « Why are your here ? » (Pourquoi êtes-vous ici ?), et se conclue inévitablement par un : « Take care on the road ! » (Soyez prudent sur la route !).

J'ai voulu montrer cette Amérique d'une autre façon.

Me rapprocher, être plus prés.
Transmettre des histoires d'humains par l'intermédiaire de leurs objets.
Des histoires d'animaux par leurs corps morts ou empaillés.

C'est mon Amérique.



09

ANNE IMMELÉ

Jardins du Riesthal

ESPACE SAINT RÉMI
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
4 RUE JOUANNET, 33000 BORDEAUX

ANNE IMMELÉ. Photographe curatrice et docteur en art, Anne Immelé vit et travaille à Mulhouse. Ses séries photographiques s'inscrivent dans un rapport politique et poétique au monde, questionnant la relation de l'individu à la communauté et la possibilité du partage d'une expérience commune dans les territoires contemporains. Elle est l'auteur de plusieurs livres, dont *WIR* avec le philosophe Jean-Luc Nancy aux éditions Filigrane, ou *Oublie Oublie*, paru chez Médiapop en 2021. Son travail photographique est régulièrement exposé. Professeure à la HEAR, elle co-fonde en 2013 la BPM - Biennale de la photographie de Mulhouse, dont elle assure la direction artistique et le commissariat de certaines expositions..

WWW.ANNEIMMELE.FR

Le projet photographique qu'a développé Anne Immelé dans les jardins du Riesthal montre l'évolution de la nature dans un jardin familial (auparavant jardin ouvrier).
Au fil des années, la parcelle est passée d'un terrain nu à une oasis accueillant une grande variété de plantes. La nature a en partie été laissée libre d'agir et a ainsi permis aux plantes vagabondes et sauvages de cohabiter avec les plantes cultivées. Il en résulte un jardin vivant et en perpétuelle reconfiguration.
La série est aussi élargie aux autres parcelles du site, présentant d'autres approches de la culture potagère. Les photos revêtent aussi une dimension sensorielle liée au temps des étés et des jeux d'enfants. La dimension écologique d'un tel projet est primordiale. Le plaisir du temps passé dans ces jardins est le meilleur moyen de transmettre des gestes de culture, de rapport à la terre aux générations futures.

LOUISE NARBO

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 18H30
3 RUE MABLY, 33000 BORDEAUX

Voyage vers une terre oubliée

Ce projet parle d'un retour en Algérie, ma terre d'origine. Mais d'un retour de forme singulière, celle d'un voyage intérieur, à la recherche d'un oubli, d'un silence. Cet étrange silence qui suit les détonations de la guerre. Le long silence de l'exil.

Face au lourd refoulement des sept années de guerre que j'ai vécues dans mon enfance, j'ai travaillé d'une façon subjective et introspective. Trois récits avec trois écritures photographiques se sont constitués au cours de cette longue période, avec des niveaux d'implication différents.

La première écriture, que j'avais nommé *Photo de mémoire*, de style classique, a démarré vers les années 1980 et s'est étalée jusqu'aux abords de l'année 2015. On peut parler de nostalgie de la terre, de la végétation méditerranéenne et de la chaleur des étés. Quelques images glissent simplement. Le cœur se noue parfois, puis on passe à autre chose. On écrit trois phrases sur son carnet, on fait trois photos souvenirs et voilà tout. Ce sont des souvenirs exotiques.

La deuxième étape *Une terre oubliée* est née d'une décision d'attaquer les traumatismes d'une guerre vécue dans l'enfance. À mon arrivée en France, en 1962, il m'a été facile d'en faire un paquet bien ficelé, pour ne plus y toucher. « On est passé à autre chose » était alors l'expression consacrée. Mais ce paquet, après des décennies d'inertie, a fait souvent parler de lui, en s'exprimant à travers des malaises psychiques et corporels. C'est ce que j'ai vécu en 2016 à Cuba, au cours d'un laborieux voyage. J'ai retrouvé, lorsque je me suis penchée sur ce boulet, une guerre qui n'avait pas vieilli. Puisque je n'y touchais pas, rien ne bougeait. Un vrai film d'époque avec l'accent, les pensées de l'époque. J'étais épouvantée d'entendre, en mon for intérieur, les mêmes mots qu'on se disait, en famille, dans les années 1950. J'ai décidé de me dégager de l'intemporel que créait le refoulement. Il fallait arriver à sortir de la tête les protagonistes de ce conflit. Écouter ces étranges échos pour les plonger dans le présent. Alors, tels des soufflets, ils se sont affaissés un par un au cours de ce travail.

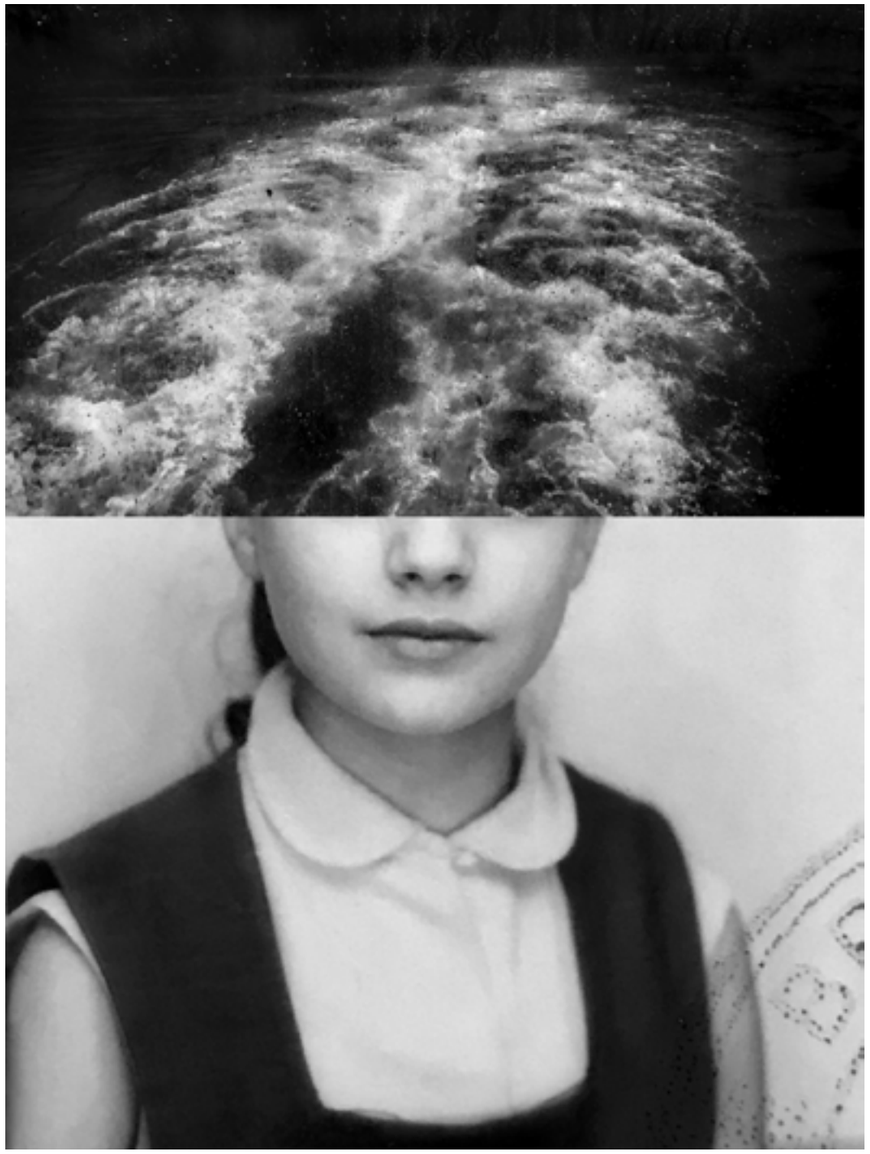
Le troisième et dernier temps *Scènes de la vie antérieure* reste, en partie, mystérieux pour moi. Il s'agit probablement d'une forme synthétique et conclusive, parlant d'une coupure. C'est une volonté de communiquer sur ce processus. Une volonté de faire passer un message et d'inviter, tous ceux qui se reconnaissent dans la situation que j'ai vécue, à faire le voyage vers ces terres oubliées …

En cherchant des documents sur les traumatismes de guerre, j'ai trouvé de nombreux textes parlant des problèmes psychiques des militaires, mais assez peu de travaux sur les traumatismes vécus dans la population civile. Les exilés ont souvent gardé le silence et n'ont pas toujours consulté psychiatres ou psychothérapeutes.
Malgré une forme personnelle et intime, mon travail parlera à bien des personnes ayant vécu un déracinement. Non, je n'étais pas la seule à mettre de côté ce passé algérien pour faire face à l'urgence de la construction d'une nouvelle vie. Et l'on peut facilement élargir la question du refoulement et des traumatismes de guerre à toutes les autres guerres ayant touché des populations civiles qui ont dû s'expatrier.
Ces dernières ont souvent maintenu, tout au moins dans un premier temps, un grand silence à propos des troubles psycho-somatiques ressentis. Il y a eu également des rassemblements de communautés resserrées autour d'un passé commun et maintenant ce passé indéfiniment présent. J'ai souhaité sortir de ces impasses.

LOUISE NARBO Née à Alger (Algérie), Louise Narbo s'installe en France au lendemain de la guerre d'Indépendance. Après des études universitaires en psychologie clinique, elle va exercer dans des institutions de santé mentale. Parallèlement elle abordera, en autodidacte, la photographie.
Sa création a pris source dans son enfance, marquée par les secrets dans le groupe familial, la malvoyance du père et la guerre d'Algérie. Son goût pour les rêveries l'aide alors à supporter la peur et l'enfermement liés au conflit.
Louise Narbo mène une recherche dans l'en deçà de la conscience avec, pour alliés, la libre association, le jeu des hasards et des accidents. Ce sont ses outils de connaissance mémorielle et d'exploration de la vie intérieure, obscure comme les rêves.

Après la photographie argentique et classique de ses débuts, quelques mutations s'opèrent dans son écriture. Dès les années 2000 Louise Narbo cherche à s'émanciper de la simple représentation du réel. Elle travaille avec le papier baryté à l'envers, écrit sur l'image, crée des textes dans le passe vue … C'est un moment charnière où elle crée spontanément de nouveaux dispositifs. Elle s'engage alors vers une photographie plasticienne. Actuellement, elle continue à intervenir dans l'image qu'elle fabrique parfois de toutes pièces. Peinture, collage, déchirure, fragmentation, superposition, toutes sortes de transformations dictées par l'impulsion intérieure.

WWW.LOUISENARBO.FR



Alger
ALGÉRIE

11

MARION PARENT

Les verts d'or

J'étais là bas, à tenter d'attraper le monde par un bout. N'importe lequel. A me frayer un chemin dans mes rêves d'enfant.
J'ai goûté des verts d'eau, des verts d'ombres, des verts d'or.
J'ai espéré voir apparaître un orang outan.
J'ai traversé des tombes de troncs et des brasiers de silence.
J'ai espéré voir apparaître un orang outan.
J'ai vu un dragon et un diamant danser dans le mugissement et la perfection métallique d'une pelle mécanique.
J'ai espéré voir apparaître un orang outan.
J'ai entendu les rires sauvages, les hurlements délicats des cages et des tempêtes. Les baies empoisonnées brillaient comme des yeux. Il faudra veiller à s'inventer et à ranger cet album jauni. Parfois la pluie ne lave rien. La terre est un vestige. Et quelque chose commence, toujours.
Du moins nous y croyons. Je ne t'ai pas trouvé mais je te connais un peu mieux.

MARION PARENT est photojournaliste pour de grands journaux et magazines français depuis 2013. En parallèle, elle développe un travail personnel humaniste, sensible et attentif aux problèmes écologiques. Elle séjourne régulièrement en Indonésie, pays dont elle a étudié la langue à l'Université de La Rochelle pendant quatre années et pendant un an à l'Université Ubaya à Surabaya sur l'île de Java. En 2014, elle débute un travail sur la déforestation et la production d'huile de palme en Indonésie sur l'île de Bornéo. Un travail qui a suscité plusieurs publications dont un Grand reportage dans le magazine GEO.

WWW.MARIONPARENT.COM

MAISON BOURBON

DU MERCREDI AU DIMANCHE 14H > 18H
CDANSLABOITE - PÔLE IMAGE
79 RUE BOURBON, 33000 BORDEAUX
Le vendredi 14 avril à 18h30 Rencontre et visite des expositions en présence de Marion Parent et Elsa Beaumont suivi d'un moment de convivialité 18h30

TIPHAINE POPULU DE LA FORGE

Solastalgia

TIPHAINE POPULU DE LA FORGE

Née en 1987 au sein d'une famille de photographes, Tiphaine Populu de La Forge a étudié la littérature et les arts visuels à l'Université de Tours d'où elle sort diplômée d'un double cursus en Lettres Modernes et Histoire de l'art en 2010. Certifiée en 2013, elle a enseigné la littérature française en lycées avant de se consacrer à la photographie. Autodidacte apprivoisant les procédés anténumériques tels que le collodion ou le platine-palladium au fil de ses projets, elle approfondit sa pratique lors de workshops, notamment auprès de la photographe FLORE, de Sylvie Hugues et d'Adrian Claret.

Influencée par un cursus décloisonné qui l'amène à explorer les liens de l'image au texte et la porosité entre la nature morte, l'architecture et le paysage, sa sensibilité nourrit son approche plasticienne de la photographie. Synesthète, son audition colorée conditionne son rapport à la chromie et à la composition. Curieuse des mécanismes psycho-cognitifs à l'œuvre face à des situations de crises (intime, sociale, environnementale), son approche poétique du réel lui permet de raconter le monde sans heurter, pour tenter de le rendre plus habitable.

Depuis 2017, son travail a été remarqué, publié ou exposé par le festival *Les Photographiques* (Le Mans), *Chasseur d'images*, le *Salon international du livre rare et de l'objet d'art* (Paris), la galerie Veyssière Sigma (Tours), *Lensculture*, *Monovisions* en 2017, la galerie La Boîte Noire (Tours) en 2019, *L'Œil de la photographie*, *9lives*, en 2020 Chantal Nedjib pour L'image par l'image (2021), le festival *Bruissements d'Elles*, les *Boutographies* (shortlist), les Amis du NMWA, Artistic Rezo (Paris), *Dahinden Photoclimat* (shortlist), *La Chambre / Archifoto* (Strasbourg), le *Cabinet d'Images* (Henrichemont), le festival *Fictions Documentaires* (Carcassonne) en 2022.

WWW.TIPHAINEPOPULUDELAFORGE.COM

Solastalgie : n.f néologisme construit sur l'anglais « Solace » dérivé du latin solacium signifiant « consolation, réconfort » et « algie », suffixe emprunté à « nostalgie » et se traduisant par « douleur » en français.
Concept forgé en 2003 et théorisé en 2007 par Glenn Albrecht dans Solastalgia : The distress caused by environmental change, Australian Psychiatry. *Le philosophe de l'environnement a tenté de décrire le sentiment de profonde détresse que nous pouvons ressentir face au spectacle imposé de la dégradation de la nature et la prise de conscience de l'irréversibilité de nos actes. La solastalgie renvoie à la douleur de perdre son refuge, son lieu de réconfort. En 2019, le philosophe français Baptiste Morizot étend ce concept à notre condition face aux métamorphoses dues au changement climatique. Il décrit la solastalgie comme un « mal du pays sans exil ».*

On nous le dit et le répète. Mais l'entendons-nous vraiment ? Notre système se fissure. Son architecture est sur le point de rompre. De COP en rapports du GIEC, les scientifiques alertent sur l'état global de notre planète, le dérèglement climatique, la chute de la biodiversité, la dégradation du sol, les pollutions et l'épuisement des ressources. Pourtant, ces questions fondamentales ne sont toujours pas la préoccupation principale de nos dirigeants.

Or, sans volonté politique, les solutions proposées par les experts internationaux ne peuvent être mises en œuvre. Devant la destruction de notre environnement, nos réactions sont plurielles ; détresse, colère, tristesse, déni. La santé de la Terre impacte notre santé mentale, et inversement. Les obstacles qui nous séparent d'une réelle prise en main de notre avenir paraissent des murs infranchissables, et pourtant ils sont fissiles.

Exploration du concept de solastalgie, ce travail rapproche formellement deux échelles de perception. La première est subjective. J'ai photographié la projection de mes propres angoisses environnementales sur des murs en ruine qui pourraient être ceux de nos maisons, rejouent dans l'espace domestique le paradigme de la terre malade et matérialisent la complexité de notre rapport aux enjeux environnementaux. À ces « visions » j'adosse des vues objectives, détails d'images satellites alimentant Copernicus, programme de l'UE pour l'observation et la surveillance de la Terre (ESA).

© Tiphaine Populu de La Forge / ESA Libya's Al Jawf oasis, A-68A in open waters, Great Bahamas Bank, Canadian Arctic and Greenland as seen by Envisat, Great Rift Valley, Kenya CC BY-SA 3.0 IGO

Solastalgia

13

MAXIME RICHÉ

Paradise

BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK
LUNDI ET JEUDI 13H > 19H
MARDI, MERCREDI ET VENDREDI 10H > 19H
SAMEDI 10H > 18H
DIMANCHES 23 AVRIL 14H > 18H
FERMÉ LE WEEK-END DE PÂQUES
85 COURS DU MARÉCHAL JUIN

MAXIME RICHÉ Photographe français né en 1982, vit et travaille à Paris.
Maxime place notre capacité d'adaptation face aux bouleversements de notre environnement au cœur de son travail. Ses projets portent sur le refus des limites dans nos sociétés pour satisfaire notre volonté de produire, croître ou même atteindre la vie éternelle, tout en étant toujours plus déconnectés du monde naturel. Une exploration sensible du médium photographique lui permet de brouiller les temporalités des narrations pour laisser notre imaginaire les investir.

Invité à donner une conférence TEDx à Wageningen (Pays-Bas) en 2018, il y a présenté *Climate Heroes* (2010-2018), série de solutions citoyennes permettant de maîtriser nos émissions carbone exposé à la COP21 en 2015, à Itinéraires des Photographes Voyageurs en 2016, puis à la Biennale Photoclimat à Paris en 2021. *Délivrez-nous* (2019) porte sur l'économie de la livraison à vélo, l'une des facettes d'un dépassement économique mais aussi social et humain.

Nominé au Prix Pictet et Leica Oscar Barnack Award avec *Paradise* en 2021, il a été récompensé par la bourse de soutien à la photographie documentaire du CNAP, par la Mention Spéciale du Prix Les Nuits Photo, Coup de Cœur de la Bourse du Talent, et finaliste de la bourse des Amis du Musée Albert Kahn. Il a remporté en 2022 le premier prix du Passe-Partout Prize, l'Open Call Fotografia Europea, l'Open Call InCadaqués, ainsi que le Prix Maison Blanche. Il a également été finaliste du Prix Swiss Life à 4 mains, du Prix Yves Rocher et du Prix Caritas photographie sociale.

Maxime est membre du comité editorial de la Revue EPIC en tant que photographe expert des questions environnementales. Il est diplômé en ingénierie de l'École Centrale (France), Columbia University (USA), the University of Cambridge (UK) et a été formé en photographie à Gobelins à Paris ainsi qu'en anthropologie à l'Université de Louvain en Belgique.

WWW.MAXIMERICHE.COM

Les méga-incendies déclenchés par le changement climatique n'épargnent plus aucune région du globe. Le 8 novembre 2018, le mégafeu Camp Fire a ravagé la ville de Paradise, en Californie. Il a causé en quatre heures la mort de 89 personnes et plongé nombre des 25 000 habitants de la ville dans une précarité redoutable. En 2020, le North Complex Fire a brûlé à quelques kilomètres de la ville. Le Dixie Fire, actif de juillet à fin octobre 2021, s'est hissé au second rang des plus grands feux de l'état, consumant trois fois la surface de San Francisco. Il a débuté sous les mêmes lignes électriques sur les collines environnantes.

Je me suis rendu à Paradise en février 2020 puis à nouveau à l'été 2021 pour rencontrer ceux qui ont décidé de rebâtir leur « paradis » dans un lieu qui semble maintenant brutalement inhospitalier. Pour retranscrire de façon sensible leurs émotions et permettre au spectateur de voir à travers les yeux des survivants de Camp Fire, j'emploie un film infrarouge dont les tonalités embrasées viennent ponctuer la normalité ténue d'une vie qu'ils essaient de reconstruire. Ces images, flash-backs de l'enfer vécu, rappellent la mémoire des flammes gravées sur leurs rétines, telle une hallucination quotidienne alors qu'ils reconstruisent avec la peur du prochain mégafeu au ventre, cernés par les fumées des incendies successifs.

Naviguant aux frontières du documentaire et de la fiction, comme un va-et-vient entre l'éveil et un mauvais rêve auquel on ne parvient pas à échapper, la série *Paradise* est une parabole sur notre capacité d'adaptation. Elle nous donne un aperçu du prochain lieu qui devra passer par ce lent processus de cicatrisation après des catastrophes dont les causes sont, de façon croissante, humaines. Elle suggère notre séparation toujours plus grande avec la nature, notre hubris à vouloir aller contre elle à tout prix.

BENITO ROMÁN

La décennie prodigieuse
La constitution vivante

« Au moment où, en 1978, je suis devenu photojournaliste, l'Espagne a connu simultanément différentes transformations sociales et culturelles, en commençant par la récupération des libertés et la légalisation des partis politiques et des syndicats. Ces images permettent de se remémorer cette époque de changements. »
Benito Román.

BENITO ROMÁN Photojournaliste espagnol. Il a étudié la photographie à l'Ecole d'Arts Appliqués de Madrid. Il publie ses premières œuvres dans le magazine sportif *La Palestra* et dans *ANUE*, publication de l'Association Nationale d'étudiants universitaires Espagnols. À partir de 1973, il collabore avec les magazines *Triunfo* et *Hermano Lobo*, pour lesquels il réalise des photomontages sous le pseudonyme de Beno. En 1974, il s'installe temporairement à Paris et est engagé par l'agence Sipa Press. Il a été collaborateur de *Opinión* (1976-77), *Reporter* (1977-78), *Gaceta Ilustrada*, *Líbera*, *Posible*, *La Calle* et bien d'autres. En septembre 1978, il est chargé de la section photographie d'*El Periódico* de Madrid et en juillet 1979, il rejoint la rédaction du magazine *Dinero* en tant que photographe en chef (1979-1983).
Depuis, il travaille comme photographe indépendant pour l'agence *Cover and Contact*, ainsi que pour les publications *El País*, *El Mundo*, *Interviú*, *Muy interesante*, *Época*, *Panorama*, *Bauer*, *Euromoney*, *Newsweek* et *Hueber Verlag*, et dans le secteur de l'édition pour *Argos Vergara*, *Salvat*, *Santillana*, *Planeta*, *Plaza y Janés* et *Espasa*. Il a publié des textes sur la photographie dans les revues spécialisées *Flash* et *Nueva Lente* entre 1978 et 1980.

WWW.BENITOROMAN.COM

Les photographies de Benito Román sont le véritable portrait d'une décennie prodigieuse au cours de laquelle les Espagnols ont découvert la foi en eux. L'instrument politique fut la promulgation de la loi des lois : la Constitution, qui, même avec des points de vue d'acceptation différents constitue le véritable agglutinant d'une société avide d'harmonie dans le nouvel horizon politique.

Dans le devenir historique du siècle passé, il est difficile de trouver une époque aussi abondante en changements sociaux, économiques et politiques. Ces évènements ont fait passer, de façon surprenante, une époque de sombre dictature en une période pleine de lumière, et d'émotions démocratiques et festives.

À cette époque, le photojournaliste Benito Román s'évertuait à capter chaque jour des faits, apparemment sans intérêt, sans rapport avec les unes des journaux, mais qui, au fil du temps, sont devenus le meilleur témoignage graphique du changement sociopolitique de l'Espagne.

Les images que ce témoin a réalisées entre les années 1975 et 1985 distillent l´émotion que le passage du temps attribue à tout document graphique obtenu de façon honnête, loin de toute action artistique.

Ce sont précisément ces caractéristiques qui permettent de réfléchir, comme un miroir, sur la réalité d'une époque relativement récente qui nous semble maintenant incroyablement lointaine, mais qui contient la trace de tout ce que nous avons été et ce que nous sommes aujourd'hui. Le portrait de ces années s'appuie sur des instantanées d'acteurs politiques, économiques et culturels qui ont contribué au changement de cette période. Ces visages, vus aujourd'hui, semblent prédire le changement politique auquel ils ont contribué. C'est tout l'art du regard du photographe, de son intuition et de l'instinct de Benito Román.

Le portrait de ces années est un parcours dans une ville, Madrid, reflet de toutes les Espagnes, où s'agglutinent des bidonvilles et des gratte-ciel, des syndicalistes et des patrons, des libertaires et des ringards, des religieux et des athées, des intellectuels et des porte-paroles, des héros et des scélérats, des artisans et des artistes, qui à la lumière du temps écoulé, nous semblent fragiles, innocents, aimables et émouvants.

Avec notre recul, la tension dans laquelle se sont réglées les différences se retrouve atténuée. Mais il n'en demeure pas moins que l'on puisse constater l'importance du travail des protagonistes d'une transition compliquée qui a apporté à notre société un énorme changement et ce, malgré les énormes différences idéologiques du début. Une mise en valeur de la politique qui gère avec magnanimité les collectivités qui ont contribué à l´élaboration de la Constitution, et une reconnaissance de la formule écrite qui a permis un progrès socio-économique évident souvent oublié dans le feu de l'immédiateté du quotidien.
Chema Conesa. Commissaire de l'exposition

INSTITUT CERVANTES
57 COURS DE L'INTENDANCE
DU LUNDI AU JEUDI 9H > 18H
VENDREDI 9H > 14H
SAMEDI 10H30 > 12H30 (14H > 17H LE 8 AVRIL)
TRAM B / GRAND THÉÂTRE

CIRCO
ATLAS

NATALYA SAPRUNOVA

Renaissance

NATALYA SAPRUNOVA, originaire de la Russie arctique sur la péninsule de Kola à Mourmansk, est une photographe documentaire basée à Paris. Elle est membre de l'agence photo *Zeppelin*. Durant ses études supérieures de professeur de français en Russie, elle travaillait comme photojournaliste pour le quotidien *Le Messenger de Mourmansk*. Arrivée en France en 2008, elle a étudié et travaillé dans la Communication / Marketing pendant 8 ans à Paris. Fin 2016, elle abandonne son CDI pour revenir à la photographie. Naturalisée Française et diplômée de l'école des métiers de l'information EMI-CFD au printemps 2020, elle continue à explorer les problématiques de la société moderne liées à l'identité, l'intégration, le changement climatique, la jeunesse, la féminité et la spiritualité. Par ailleurs, étant passionnée par la transmission des savoirs, elle donne des cours de photographie à l'école Graine de Photographe depuis fin 2016. Natalya a également accompagné des voyages photos en Russie à Saint-Petersbourg et au lac Baïkal.

HTTPS://NATALYASAPRUNOVA.MYPORTFOLIO.COM

La communauté musulmane de voie Soufie, la tariqa Naqshbandi, se rassemble pendant des retraites spirituelles à la ferme « Douce France », située près de Vendôme « *pour prendre un temps de vivre au sein de la nature et pour se reconnecter au divin* », dit leur maître spirituel, Hadj Abd El Hafid. De tradition ésotérique de l'islam, les Soufis visent dans leurs pratiques la « purification de l'âme » et de « se rapprocher » de Dieu par l'apprentissage de soi à travers l'autre, ou par les activités plus intimes, comme la méditation, la danse et le chant.

En quête de la sagesse et de l'élévation spirituelle, des frères et des sœurs de toutes origines adhèrent à la tariqa Naqshbandi, qui a pour qualités la bonté, la miséricorde, l'acceptation de l'autre sans jugement, la sincérité et le respect entre femmes et hommes. De religion musulmane, ils rejoignent le soufisme comme pratique plus profonde de l'islam - une spiritualité pacifique axée sur l'amour du cœur et la beauté.

Il est très difficile d'estimer le nombre de Soufis en France car ces mystiques n'aiment pas se mettre en avant et préfèrent pratiquer en discrétion l'auto-perfectionnement et le savoir-vivre afin d'être adapté au mieux à la société moderne.

Pour chaque retraite, tous les 1 à 2 mois, jusqu'à une trentaine de disciples viennent à la ferme « Douce France » pour célébrer ensemble des fêtes traditionnelles, partager la lecture des textes sacrés, jardiner, contempler, prier, tout en se connectant au rythme des saisons, de la Lune et du Soleil.

DAVID SIODOS

Sauvage

« Je suis malade, je ne suis plus en mesure d'affronter le monde. Je vis reclus ici car je fuis le regard des autres. Les gens comme moi font peur... »
Franck, Toulouse, septembre 2020.

DAVID SIODOS Rien ne me prédestinait à devenir photographe. Né en 1978 d'une famille modeste, la discrétion et le labeur étaient les rouages de mon éducation. Je ne faisais pas de vagues et suivais un parcours classique sans relief. Plus tard, je débutais ma vie professionnelle mais je ne parvenais pas à m'accomplir totalement. Par hasard, la photographie a changé ma vie. Sensible et curieux, le destin m'a ouvert les portes d'une exposition non loin de chez moi, à Toulouse. Le travail du photographe Willy Ronis était mis à l'honneur et pour la première fois dans ma vie, je me sentais parfaitement à ma place. Dès lors, je décidais de parcourir la rue à la recherche d'une scène de vie, d'une émotion unique. J'étais perdu mais totalement heureux. Plus tard, je me retrouvais à arpenter les abords du périphérique pour documenter la vie de ceux dont on ne parle pas. Depuis, mon travail se concentre sur la vie alternative via des projets mettant en avant la marginalité à travers des lieux différents. Au travers de ma photographie, je m'attelle à présenter un monde difficile et reclus sous un angle humain et poétique.

WWW.DAVIDSIODOS.COM

Perdu dans la forêt, j'errais sans but, loin des pesantes réalités du monde. Soudain, un bruit vint percer le silence. Un craquement incongru qui aussitôt, me fit prendre conscience que je n'étais pas seul. Face à moi, un homme se tenait debout. Entre défiance et questionnement, il blottissait un chat contre son pull déformé et troué. Le cheveu hirsute, il ne détournait pas le regard, ne faisait aucun mouvement, il était comme pris au piège.

Tel un naufragé, il avait trouvé refuge au milieu du néant. Un bois, en bordure du monde civilisé, marquait sa terre d'asile. Son campement précaire, niché au cœur des arbres, était érigé comme un monument. Au mépris des institutions, sa présence semblait marquer un scepticisme vis-à-vis de notre civilisation triomphante. Comme noyé dans sa solitude, il paraissait perdu, confus, désorienté. Mon urgence n'était pas la sienne. Son temps n'était pas le mien. Il était d'une autre essence, d'une autre hauteur.

Comme hypnotisé, je suis resté plusieurs mois à l'écouter me raconter son histoire. J'assistais, impuissant, à la noyade d'un homme qui ne maîtrisait en rien son destin. Destin, dont il ne soupçonnait pas vraiment qu'il en était le père et l'artisan.

Au delà de l'inquiétante anomie de ces existences, quel sens attribuer à ces personnes qui semblent se détourner du monde avec une sorte de souveraineté et terrible mépris ? Que tentent d'exprimer par leurs souffrances ces individus qui se détruisent sous nos yeux ? Ce sont ces questionnements qui ont animé nos rencontres. Je le suivais telle une ombre, je l'écoutais. Il m'écoutait. D'une rencontre hasardeuse, il était devenu un ami. Il souhaitait reprendre le dessus mais comme beaucoup de malades psychotiques, il avait tendance à idéaliser. La pauvreté rend innocent. À cause du rêve surtout. Et de l'espoir. Impératif espoir. Il faut rêver absolument. De n'importe quoi. D'autre chose et d'autre part. Rêver à n'importe quel prix. Rêver, c'est voyager déjà… C'est partir un peu.

17

ALEX TROESCH

Maringouin

BIBLIOTHÈQUE PIERRE VEILLETET/CAUDÉRAN

MARDI ET VENDREDI 10H > 12H - 14H > 18H
MERCREDI ET SAMEDI 10H > 18H
JEUDI 14H > 18H
FERMÉ LE WEEK-END DE PÂQUES

PLACE EUGÈNE GAUTHIER, 33200 BORDEAUX
ACCÈS EN BUS / LIANES 3, ARRÊT PINS-FRANCS ET LIANES 2, ARRÊT DOMION

En 1838, l'Université de Georgetown, une institution jésuite du Maryland, est au bord de la faillite. Pour se sortir de cette impasse, les jésuites décident de vendre 314 personnes réduites en esclavage sur leurs plantations à différents propriétaires terriens de Louisiane. Selon leurs dires, la plupart d'entre elles auraient péri en route. Mais en 2015, un ancien élève de Georgetown décide de mener des recherches généalogiques en Louisiane auprès d'anciennes plantations, et un article du New York Times en relate l'histoire. Aujourd'hui, plus de 10 000 descendant·e·s directs ont été identifiés et localisés un peu partout aux États-Unis, notamment dans la petite ville de Maringouin près de Baton Rouge. Alors que Georgetown est devenue l'une des institutions les plus prestigieuses des États-Unis, Maringouin est restée la même petite bourgade cernée de champs de canne à sucre.

Dans un souci d'assumer ce lourd passé, l'Université de Georgetown a créé un groupe de travail sur «*l'esclavage, la mémoire et la réconciliation*» et a présenté des excuses officielles en 2017. Qu'est-ce qui a changé dans la perception que les Descendant·e·s ont de leur propre histoire et que faut-il faire pour expier le passé ? Une conversation difficile s'est établie entre l'Université et les communautés de Descendant·e·s. Ce dialogue est indispensable car il met en avant des questions sous-jacentes sur les responsabilités et permet de mieux répondre aux demandes de réparations. L'Université a pris des mesures dans ce sens et plus récemment, les dirigeants de la Conférence des prêtres jésuites ont promis de lever 100 millions de dollars au profit des communautés de Descendant·e·s. Ce qui se passe aujourd'hui à Georgetown pourrait très bien servir d'exemple aux générations futures et montre une fois de plus combien il est important de nous confronter à notre histoire pour surmonter les inégalités et les discriminations raciales.

Maringouin est un projet photographique et un travail collaboratif qui vise à rassembler et à diffuser la riche iconographie relative aux 314 hommes, femmes et enfants connus sous le nom de GU272 ainsi que leurs Descendant·e·s. Par le biais de photographies et de collectes d'archives, Alex Troesch dresse le portrait des communautés de Descendant·e·s en Louisiane, mais aussi des étudiant·e·s et des historien·e·s de l'Université de Georgetown. Il veut rendre compte de cette mémoire, mais aussi interroger des vérités gênantes plutôt que de donner des réponses faciles.

Ce projet est aussi un moyen de mieux comprendre le pays dans lequel le photographe a vécu plus d'une décennie, recréer du lien là où il semble s'être distendu et se concentrer sur le dialogue en cours. C'est aussi une introspection, celle d'un Européen sur les traces d'un passé dont nous sommes tous ici les héritiers et les héritières et qui n'a de lien évident que son nom. *Maringouin* n'est pourtant pas un accident de langage. C'est aussi le résultat d'une construction, d'une visée coloniale avec comme modèle économique celle de plantation.
Plus qu'une compilation de textes et d'images, *Maringouin* doit rendre compte des débats qui ont lieu aujourd'hui autour des inégalités raciales aux États-Unis mais aussi en Europe. Mettant en lumière la résurgence d'une mémoire collective douloureuse tout en questionnant sa représentation photographique, *Maringouin* entend souligner à quel point l'histoire américaine est aussi l'héritière du passé colonial européen.

ALEX TROESCH (1977, Suisse) est un photographe et vidéaste indépendant spécialisé dans les portraits et les projets photographiques à long terme. Il a passé son enfance à Abidjan, en Côte d'Ivoire, ainsi qu'en Suisse et s'intéresse à la photographie par le biais de la chambre noire. Il effectue un apprentissage à Genève et à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey, en Suisse, où il obtient son diplôme en 1997 (CFC Photographe de Laboratoire). Il publie ensuite ses premiers portraits et reportages, dans le quotidien suisse *Le Temps* et le magazine *Vibrations*. En 2003, il part s'installer à Brooklyn, NY et collabore avec des correspondants de presse suisses et français. Plusieurs reportages donneront lieu à des publications et des expositions, notamment son travail dans des villes comme la Nouvelle-Orléans après Katrina, Détroit et ses fermes urbaines mais aussi dans le nord du Mexique et en Jamaïque. Il s'intéresse aux rapports de force Nord-Sud ainsi qu'aux questions liées à la réparation et à la réconciliation. Depuis 2016, il documente l'histoire des GU272 et de leurs descendants. En 2020, il intègre l'Atelier 91 à Lausanne où il est aujourd'hui basé.

WWW.ALEXTROESCH.COM

32e ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

Contact presse. Vincent Bengold / Pixels & Grains d'Artgent ©2023. 06 62 85 38 41 contact@itiphoto.com